**2020/2021**

**Cours Littérature Contemporaine MI**

**SEMESTRE I**

**Département de Langue et Culture Amazighes**

**Niveau : Master I**

**Option : littérature**

**Enseignante : Hammoudi S.**

**Liste des ouvrages :**

* ADAMA SAMAKE Université de Cocody, Abidjan Littérature et interculturalité: Le dialogue interculturel dans le roman africain de langue française, ACTA IASSYENSIA COMPARATIONIS, 8/2010 ALTE LUMI / OTHER WORLDS / AUTRES MONDES.

# VANESSA ALAYRAC-FIELDING et MICHAEL POPELARD, L'identité à l'épreuve de l'altérité : l'image de l'Autre dans la littérature et les arts visuels anglais aux XVIIeet XVIIIe siècles

* NINA BOURAOUI, Identité Littéraire et Culturelle : L’interculturalité en littérature dans L’Âge blessé et Le Jour du séisme. Université Lumière Lyon II 1999-2000.
* PIERRE BRUNEL, YVES CHEVREL, Précis de littérature Comparée, Presses Universitaires de France. 108, boulevard Saint-Germain, 75006. Paris 1989.
* [YVES CHEVREL](https://www.amazon.fr/Yves-Chevrel/e/B004MYW7CO/ref%3Ddp_byline_cont_book_1), La Littérature Comparée, Broché – 24 février 2016.
* [YVES CHEVREL](https://www.amazon.fr/Yves-Chevrel/e/B004MYW7CO/ref%3Ddp_byline_cont_book_1), La Littérature Comparée et la quête d’un territoire
* AMIN MAALOUF, Les Identités meurtrières, Publication : Grasset. Poche. Paris.1998.

**Revues**

* YVES-ABEL FEZE, Université de Dschang, Cameroun, Langues et interculturalité dans la littérature d’Afrique francophone, Revue Annales du patrimoine - N° 06 / 2006 © Université de Mostaganem, Algérie 2006.
* INTERCULTURALITE. Enjeux pour les pays du Sud. Actes IEPS. Colloque international 19 et 20 Novembre 2008. Université Bejaia. 2009.
* MULTILINGUALES. Revue semestrielle des sciences du langage, des sciences des textes littéraires, des sciences pédagogiques et didactiques, de la traduction et du T.A.L. N° 03, 1er semestre 2014. ISSN 2335-1535. Université A/Mira- Béjaia, Faculté des lettres et des langues. Laboratoire LAILEMM
* Fondation centre d’information et documentation internationale. Barcelone. Espagne.

**Sites internet**

* [www.cidob.org](http://www.cidob.org). CIDOB 56. L'interculturalité. Abstracts.
* Altérité selon wikipedia

# Dossier: qu'est-ce que l'altérité?

 Publié le 8 juin 2011 par lifim

* https://www.universalis.fr/encyclopedie/litterature-la-litterature-comparee/Voyages et voyageurs
* Cf. Race et Histoire; Race et culture, Paris, UNESCO, 2001.

#

**L’interculturalité**

1. **La notion de culture et identité**

Avant de parler de l’interculturalité, on parlera du concept de culture et identité.

1. **culture**

 La culture est en mouvement continu et en perpétuel changement, elle évolue avec la population. Les chercheurs distinguent deux composantes de la culture : la culture cultivée ou savante et la culture anthropologique.

 La première, « la culture savante » chez Robert Gallison (1991) et M. Mammerie, ou « la culture cultivée » chez Louis Porcher (1995) correspondant à :

 Des savoirs qui touchent la littérature, les arts et l’histoire, cela veut dire que la culture savante qu’on peut également appeler culture cultivée, c’est une culture que nous allons acquérir à l’école, c’est-à-dire être capable de lire et d’écrire pour accéder à cette culture savante, parce qu’on va l’acquérir grâce à des lectures d’ouvrages.

 La culture cultivée occupe une place très importante dans la société, par laquelle la société distingue sa propre identité. Donc on peut dire que la culture cultivée qui est la culture savante est acquise par le savoir.

 « La culture anthropologique » ou « la culture partagée » ou encore « la culture populaire » ou « culture vécue » selon M. Mammerie (1991) est une culture de tout le monde, elle n’a pas besoin d’un cursus scolaire, elle est naturelle, elle correspond à des manières dont les natifs voient le monde, la façon dont ils se comportent dans telle ou telle situation, leurs croyances, leurs représentations de l’étranger et leur images de l’interculturel.

 La culture anthropologique ou partagée, elle s’acquiert partout au contact des autres, dans les relations familiales, sociales, traditionalistes à travers les médias, par exposition, immersion, imprégnation, imitation, inculcation. Exemple : un nouveau-né va acquérir cette culture populaire au fur et à mesure qu’il grandi dans sa famille et puis dans un cercle plus large qui est l’école, il va développer une sous-culture, il va avoir une autre manière de voir le monde une fois qu’il sort de sa cellule familiale (la petite famille), les valeurs, les pensées, les comportements, les attitudes, il y a différentes manières pour acquérir cette culture anthropologique ou populaire, si on reviens aux médias, en regardant des séries télévisé d’autres cultures, je m’imprègne à cette autre culture, on peut dire aussi qu’il y a une exposition de cette culture, par immersion c’est le fait de grandir dans une famille algérienne berbère ou arabe donc je suis berbère ou arabe, j’ai les éléments de cette culture j’ai une immersion, si on prend un autre exemple, d’une personne qui vit en France, donc elle adopte la culture de ce pays par immersion ; acquérir par imitation est le fait d’apprendre tout en imitant, l’inculcation c’est le fait d’éduquer à faire ou à ne pas faire telle ou telle chose, donc les éléments de ma propre culture seront acquise par inculcation,

La culture populaire est tout ce que nous apprenant dès notre arrivée au monde,

 Elle est transversale, elle appartient à un groupe entier. Elle n’est pas stricte à des intellects, elle appartient à toutes catégories confondues, y compris les analphabètes,

 Cette culture gouverne nos gestes, nos attitudes et nos actes, elle guide nos actions, nos comportements, ce sont des éléments auxquels nous obéissons sans nous rendre compte.

 Contrairement à la culture savante qui *s’apprend à l’école*, la culture dite partagée ne renvoie pas à *culture apprise*, mais bien à *culture acquise*.

Elle s’acquiert partout et comporte beaucoup plus *d’implicite* que *d’explicite*.

Donc la culture partagée *est vécue*, mais pas enseignée.

La culture se présente sous trois niveaux

 Le 1er niveau : Selon Edward. T. Hall, on peut distinguer trois niveaux de culture : le niveau technique, le niveau formel et le niveau informel.

1. Le niveau technique est composé de règles de fonctionnement explicites (les lois d’un pays, les instructions technique d’un mécanisme ou encore le règlement intérieur d’une entreprise, c’est un niveau qu’il faut respecter. Par exemple le code de la route, il faut le respecter parce qu’il est d’ordre technique, ses des normes écrites et explicites. Le niveau technique est une forme repérable et écrite noir sur blanc. On doit par exemple respecter la hiérarchie au sein de l’université qui est constituée d’un recteur, d’un vice-recteur, d’un doyen, de chefs de départements, de secrétaire. Ou encore le règlement intérieur d’une entreprise, la constitution fait partie aussi du niveau technique parce que c’est un ensemble de règles ; de donnés qui sont partagés avec tout le monde, le changement de toutes ses techniques est possible car ce sont des règles rédigées par l’être humain, ce sont des lois qui organisent la vie dans la société pour que tout se déroule dans de bonnes conditions.
2. Le niveau formel : il est composé de règles aussi, de normes, mais il se situe à mi-chemin, entre le niveau technique et le niveau informel, ces règles et ses normes ne sont pas écrites, ne sont pas explicites, au contraire elles sont implicites, elles sont liées à des valeurs morales et des règles de vie en société, exemple lorsque je vais à la fontaine pour puiser de l’eau et je trouve des femmes qui me précèdent, automatiquement je vais attendre mon tour, ou encore à l’université, à l’heure du diner je fais la queue comme tout le monde, je ne brule pas les étapes, je dois respecter les étudiants qui sont venus avant moi, là s’est une règle qui n’est pas écrite, elle n’est pas explicite, c’est une règle de vie sociale, il y a aussi la règle morale, exemple, je suis dans un bus assise, une vieille à côté de moi qui est debout, donc par politesse et par discipline je cède ma place à une personne âgée ou enceinte ou encore handicapé, se sont des règles qui ne sont pas dictées ni écrites mais c’est le respect de l’autre.
3. Le niveau informel : il est composé de normes constituants au regard de la culture, la partie immergée de l’iceberg (partie qu’on ne voie pas), en réalité c’est un ensemble de règles et de normes qui sont enfuies en nous même qu’on ne voie pas, elles sont particulièrement nombreuse et subtiles (fines), elles se situent à un niveau inconscient, il s’agit de valeurs et de convictions profondes pouvant provoquer l’attrait ou la répulsion spontanée par rapport à quelque chose, exemple quelqu’un qui grandi dans une famille à qui on a inculqué le refus de l’autre, de mépriser l’autre donc il sera méfiant et répugnant, il n’est pas prêt à être attiré par l’autre, c’est son éducation qui l’a préparé à cette répulsion, il sera dans une stratégie d’évitement et non pas de coopération, le niveau informel fait référence à notre manière de converser, je peux me rapprocher comme je peux m’éloigner, c’est une norme qui m’appartient individuellement et que j’ai développé avec le temps parce que j’ai été éduqué ainsi.

 Le niveau informel regroupe aussi l’ensemble des gestes, les expressions du visage, notre position du corps et beaucoup d’autres attitudes dont on ne comprend pas le pourquoi du comment (pourquoi nous faisons ceci et cela et comment ça se manifeste, on ne comprend pas, parce que c’est enfui en nous, c’est la partie immergée de l’iceberg.

 Le niveau informel constitue le noyau dure de la culture et est peu susceptible de modification, comme on ne le voie pas, il est difficile de le changer parce que on n’en ai pas conscient, par exemple une personne qui est timide, elle ne sait pas pourquoi, qu’est ce qui fait qu’elle agit de cette manière, alors que au fond c’est une personne sociable, qui parle beaucoup mais qui n’est pas consciente de ses capacités, c’est une personne qui ne se dira jamais je vais changer ce comportement car elle est inconsciente de ce qu’elle a.

 Ces règles on les a apprises à travers des gestes, des paroles mais aussi des soins de ceux qui nous ont entourés dans nos conversations avec les autres, dans nos jeux avec les enfants du voisinage. Donc là nous remarquons différents contextes dans lesquels nous avons développé cette partie immergée de l’iceberg. Exp. pendant mon jeune âge, j’ai été accepté et chérie par les autres, c’est ce qui me donne la confiance en moi, une certaine aisance communicationnelle vers les autres et vis vers çà.

 En final on peut dire que nous avons acquis cette partie de la culture tôt dans l’enfance, dans un environnement nécessairement social et culturel de la même manière que nous avons appris à parler, c’est-à-dire que ce sont des éléments que nous allons acquérir dans la société pas de manière individuelle.

 Pour récapituler les trois niveaux, c’est comme un arbre fruitier qui a des racines sous terre, des branches, des feuilles et des fruits, le niveau technique qui peut être appeler culture morphologique observable (technique) (c’est la partie visible de l’arbre = fruits, feuilles, branches), c’est un ensemble d’éléments modifiables, la deuxième partie c’est le tronc de l’arbre qui représente la culture structurelle (formel) (ce sont les organisations sociales qui supportent les relations entre les humains, c’est un ensemble de valeurs sociales, de la morale qui tient une société, la troisième partie se sont les racines elles sont invisibles, elles sont enfui dans la terre c’est l’ensemble des éléments qui font partie de notre personnalité et notre singularité, c’est ce qu’on appelle la culture mythique (l’informel). Difficile à déraciner et à modifier.

 La notion de culture aussi large et aussi immense soit-elle, elle tourne autour d’un ensemble de mots clés, on a parlé de normes, de valeurs, de règles, de culture technique, de culture formelle, de culture informelle, ceci nous renvoie à une autre notion, c’est celle de l’identité, c’est-à-dire que, on parlant de culture, on parle des individus et de groupes d’individus qui développent cette culture, mais quand on parle d’un individu, on parle aussi de sa propre identité.

1. **Identité**

**Définition :**

Sens 1

Etymologie : du latin idem, le même

Définition du petit Robert : identité caractère de ce qui demeure identique, c’est-à-dire identique à soit même.

Identité est ce qui est équivalent, il fait référence à égalité.

 **Paul Ricœur** dans la revue *Esprit* de juillet 1988 définit à partir de deux usages majeurs du concept d’identité - identité comme *mêmetè* (du latin idem) et identité comme *soi* (du latin ipse). Identité signifie ici unicité et son contraire est pluralité. La seconde valeur de la notion d’identité vient de l’idée de ressemblance extrême. Deux êtres sont dits identiques quand ils sont substituables l’un à l’autre. Le contraire est diffèrent.

Sens 2 :

 L’identité est ce qui fait qu’une chose ou un être vivant soit le même qu’un autre. C’est aussi la possibilité de regrouper plusieurs choses ou êtres vivants sous un même concept, une même idée, c’est la notion d’identique, d’égale à, ce qui nous renvoie nous les humains à l’identité nationale, nous la partageons tous, grâce à des points communs que nous avons et ces points communs sont généralement visibles, il y a la langue, hymne national, un drapeau, ce sont des éléments qui vont être partagé par tous, dès le jeune âge et qui sont organisés par les pouvoirs de l’état, pour avoir le sentiment d’appartenance.

 L’identité nationale est le sentiment qu’éprouve une personne à faire partie d’une nation. Ce sentiment est propre à chaque personne.

Sens 3 :

 L’identité est ce qui permet de différencier, sans confusion- une personne, un animal ou une chose- des autres. Exp. Carte d’identité, nom, prénom, âge, sexe, une photo d’identité, des empreintes digitales, des empreintes génétiques ou (ADN), une date de naissance, ce sont des éléments qui nous différencient les uns des autres. Les animaux à pates, qui rompent, qui nages, etc.

 En psychologie, l’identité est la conscience que l’on a soi-même ainsi que par la reconnaissance que les autres se font de nous, nous avons un jeu de miroir, elle permet à l’individu de percevoir ce qu’il a d’unique, c’est-à-dire son individualité.

 L’identité est immatérielle, elle demeure problématique à cause de son caractère changeant, elle ce modèle indéfiniment en fonction de nos expériences et de nos rencontres, c’est-à-dire que les éléments de mon identité je peux les modeler, ils vont changer au fur et à mesure que nous rencontrons des situations qui sont différentes et par rapport à nos expériences, ces éléments peuvent évoluer en fonction des contextes dans lesquels nous nous développons, là on fait référence à l’interaction, l’individu est toujours en interaction avec son environnement proche ou lointain, c’est ce qu’appel GOFFMAN la notion d’acteur social, je suis un individu qui a plusieurs identité, et je fais apparaitre une identité en fonction du contexte dans lequel je suis, exemple, j’utilise avec une personnalité hiérarchique des formules de politesses, ou utiliser un langage précis avec son enseignant, son directeur, son ami, ses parents etc., une gestuelle, une mimique qui répond aux exigence de cette situation.

 Le concept de construction de l'identité est apparu à l’époque des penseurs de la modernité, ils considèrent que l'identité est sujette à des changements stratégiques et flexibles dans la vie quotidienne. Les différentes dimensions identitaires (sexe, âge, religion, etc.) servent à l'individu.

1. **L'identité multiple**

 Dans une société plurielle, le concept d'identité multiple concerne l'ensemble des individus qui la composent, et non uniquement les migrants, puisque l'identité se construit grâce aux interactions qu’on a cité en haut. La formation interculturelle devrait exploiter cette richesse identitaire, mais sans mettre l'accent uniquement sur les enfants d'immigrants récents, car c'est l'identité de chacun qui se transforme, tant par la mutation naturelle de la culture que par le phénomène des diasporas (communautés dispersées à travers le monde), lequel est amplifié par la mondialisation.

 Pour vivre en harmonie dans l'altérité, il faut reconnaître la légitimité de l'identité complexe et évolutive de l'autre. Pour ce faire, les individus doivent poser un regard sur leur propre identité, car la méconnaissance de soi freine inévitablement l'échange interculturel : « Si l'on ignore à la fois la richesse et la relativité de sa culture propre, on ne peut que se sentir dérouté et menacé par celle d'autrui ».

 L’identité interculturelle, on peut l’expliquer par l’écriture de Malika MOKADDEM, ses œuvres littéraires représentent un espace interculturel où s’entrecroisent les cultures qu’elle côtoie. Ses textes se fondent sur cette diversité et cette multiplicité qui sont siennes. Les trois œuvres suivants : *les Hommes qui marchent (1997)*, *l’Interdite* (1993) et *N’Zid(2000)* sont le fief de la rencontre d’éléments culturels multiples venus d’horizons divers qui vont se confondre.

 Malika Mokaddem revendique à travers ses personnages femmes une identité de femmes algériennes, leur bi-culturalité l’incite à parler de déracinement tout comme elle parle d’enracinement.

 Dans le 1er roman *les Hommes qui marchent*, retrace la vie des gens dans le sud de l’Algérie. Leila est l’une des premières jeunes filles de la tribu qu’on inscrit à l’école et qui va maitriser l’écriture, en grandissant elle découvre l’autre culture, celle venue d’ailleurs et que les livres lui enseignent. Elle comprend qu’il y a une autre vie dans un autre espace que le désert. Elle refuse la soumission et finit par « fuir »dans l’espoir d’une vie meilleure.

 Dans *l’Interdite*, roman écrit en plein décennie noire, relate le récit de Soltana Medjahed, qui a fui et qui a choisi l’exil pour échapper à la condition faite aux femmes de son pays, cette algérienne médecin en France, revendique sa bi-culturalité, elle appartient à deux sphères géographiques ; Algérienne de naissance et Française d’adoption.

 Le troisième roman, N’Zid, (je nais), raconte l’histoire d’une femme qui perd conscience et se réveille seule à bord d’un voilier au milieu de la méditerranée, blessée au visage. Sans identité, sans nom, sans pays, sans culture, la solitaire se retrouve perdue entre deux rives, elle se met à la quête de son  « moi » perdu. Elle cherche son identité, des flashs de son passé remontent à la surface de sa mémoire, se sentant en danger, la navigatrice fui vers la Sardaigne (Italie), la Corse (France) puis l’Espagne. Nora Carson, fille d’une Algérienne et d’un Irlandais, élevée par une voisine venue de l’autre rive de la Méditerranée. Elle est dessinatrice de bandes dessinées à Paris. Métisse de trois cultures et trois terres : la France, l’Irlande et l’Algérie.

 L’écriture de Malika Mokaddem traverse la notion de « l’entre », de « l’inter », notamment de l’interculturel. L’interculturalité de M. Mokaddem influe sur l’espace auto-biographique/ auto-fictionel de ses œuvres. Ses récits se distinguent par le « métissage » et la mixité des « races », des «genres », des « langues » et des « sexes ». L’auteure confronte deux idéologies, deux cultures, deux sociétés liées à jamais. L’auteure et ses héroïnes tentent de s’y affirmer en brisant barrières culturelles et frontières géographiques.

 Ecrire pour elle est une transgression de certaines « normes » et un acte de résistance à un système existant. Ces écrits soulèvent le problème de l’appartenance et de la spatialité en littérature.

 Son discours renvoie aussi bien à l’altérité qu’à l’identité. Malika Mokaddem aspire à une paix, l’esprit à travers une identité universelle et sans frontières. Nora serait une alliance de plusieurs ethnies et de plusieurs cultures, elle serait le fruit du mariage de plusieurs identités.

 Si on prend un deuxième exemple, là où l’auteure, ne se situe pas dans une relation duelle entre l’Algérie et la France. Son écriture nous amène alors à penser l’intermédiaire. Elle n’est pas localisable dans un groupe préétabli, dans un « territoire » donné, mais dans un entre-deux, à la frontière de deux mondes, dans un lieu ex-centré. Ses « cultures » française et algérienne ne peuvent se rejoindre entièrement pour former un tout homogène mais, dans un phénomène d’interaction et de transformation réciproques, elles donneraient naissance, dans un espace d’entre deux, à ce que nous appelons son «écriture métisse ».

 La notion d’identité sert ici de lien entre deux autres concepts, le «littéraire » et le « culturel ». Dans les expressions « identité littéraire » et « identité culturelle », prises indépendamment l’une de l’autre, le terme «identité » a sa première valeur, celle d’unicité.

* L’identité littéraire renvoie, selon nous, au problème du genre, c’est-à-dire à ce qui permet d’identifier un écrit comme étant un roman, un poème, une pièce de théâtre...
* L’identité culturelle, concerne plus directement l’auteur : son appartenance à une culture donnée le détermine dans son rapport au monde et lui confère un imaginaire qui lui est propre.

 L’auteur prend un véritable plaisir à nommer les lieux de son enfance, à renvoyer le texte à des réalités géographiques. Celles-ci, pour un lecteur occidental ne connaissant pas l’Algérie, les noms ont des sonorités qui appellent au dépaysement. De plus, la présence de mots arabes dans le texte a une fonction emblématique (symbolique). Les mots renvoient, en effet, à une nationalité et à une culture : « l’arabité » du texte réfléchit et « l’arabité » de l’écrivant. La première occurrence se situe à la page 22 du livre qu’elle a intitulé Le Jour du séisme (2000) : « *Il rampe sous mon corps. [...] il noie les plaines, il fouille les récifs, [...], il sépare les montagnes, il prend un nom, el zilzel*. ». Cette occurrence est accompagnée d’un astérisque renvoyant à une note en bas de page et donnant la traduction du mot : le tremblement de terre.

 D’autres occurrences sont accumulées dans un petit paragraphe à la page 48, paragraphe que nous citons presque dans sa totalité afin de mieux saisir le jeu linguistique : « *Mon enfance ouvre le jardin, el boustaïn. Elle dicte et impose. Elle construit une école, el madrassa. Elle prend et remplace. Elle écrit, kataba. L’enfance est un lieu ouvert. Elle est, soutenue.[...] Elle porte deux visages.[...] Elle se transmet. Elle fait -âmala- la mémoire. Mon enfance dévore ma vie* ». Ici, il semble que ce sont les mots français qui nécessitent une traduction en arabe. Les mots arabes apparaissent, en effet, comme une redite du mot français, une redondance qui relèverait plus d’un plaisir linguistique, d’une jouissance à nommer en arabe, comme si en parlant de l’enfance, l’auteur avait recours à une pratique linguistique propre à cet âge de la vie, celle de la répétition des mots. De même, cette double nomination illustre peut-être la définition de l’enfance donnée dans le passage : « [mon enfance] porte deux visages. » avoue l’auteure. Ces « deux visages » seraient alors ceux d’une double culture, d’une aptitude à nommer le monde et les choses à travers deux langages, c’est-à-dire une capacité à dire une même réalité de manière différente.

 « L’arabité » de l’auteure se manifeste d’une manière autre que linguistique dans ce récit, par l’évocation de rites propres à l’islam qui peuvent, pour un lecteur non averti semblé incompréhensibles. La cérémonie de la circoncision de l’ami d’enfance, Le lecteur occidental est alors amené à effectuer une lecture transculturelle, à comprendre une culture différente de la sienne pour saisir le sens de l’œuvre. En effet, la compréhension d’une œuvre dépend de l’usage d’un code de lecture. Ce code nous est fourni par notre culture, sous la forme d’un système de références, le lecteur français ou européen doit donc s’approprier et investir une culture autre. Si l’Algérie est le lieu « inspirateur » de Nina Bouraoui, l’espace de communication à l’intérieur duquel s’insère le texte est bien la France. La spécificité de son écriture : le mélange et l’interaction de deux codes culturels dans une même création littéraire. L’appellation « d’écriture métisse » se trouve donc, ici, confirmée.

 L’auteure est marquée par son expérience algérienne, attachée à la fois à un lieu - la terre - et à un temps -l’enfance. L’œuvre de Nina Bouraoui est désignée comme un espace de communication aboutie entre deux civilisations. Nous pouvons donc affirmer qu’il existe bien un lien entre l’identité culturelle et l’identité littéraire. Nina Bouraoui, dont l’identité culturelle est hybride (un mélange) puisqu’elle est définie par deux origines, française et algérienne, crée des textes dont l’identité est aussi placée sous le sceau de la mixité.

 En gros au modo la littérature de Malika Mokaddem et celle de Nina Bouraoui est une littérature de création, un espace de liberté. Elle est libre de subvertir (de bouleverser) à la fois des modèles de pensées et des modèles littéraires.

 Malika Mokaddem a représenté un espace interculturel ou elle revendique à travers ses personnages femmes, une identité de femmes algériennes bi-culturelles. Elle a représenté le déracinement et l’enracinement. Tout comme Nina Bouraoui qui a représenté dans ses œuvres deux identités : l’identité littéraire et l’identité cultuelle. L’interculturalité avec elle se présente en utilisant l’aspect linguistique tout en incluant des termes arabes dans son écriture et l’aspect rituel qui marque l’identité religieuse de l’auteure.

 Les deux auteures sont en quête identitaire, l’une qui la cherche à travers ses personnages, qui fuient la réalité identitaire à la recherche d’une autre identité d’ailleurs, l’autre qui cherche son identité dans un lieu, qui est la terre et une période de vie qui est l’enfance en introduisant comme symbole d’identité des termes arabes et des actes rituels.

 On passe maintenant à la construction identitaire chez les adolescents, on va voir comment est-ce qu’elle se présente.

1. **La construction identitaire des adolescents**

 C'est à l’époque des penseurs de la modernité, qu'est apparu le concept de construction de l'identité, il s'agit de rejeter le statisme pour privilégier une identité qui évolue selon un processus continu. En fait, les penseurs de la postmodernité considèrent que l'identité est sujette à des changements stratégiques et flexibles dans la vie quotidienne.

 Comment la lecture littéraire peut-elle favoriser la construction identitaire des adolescents d'ici et d'ailleurs, dans un contexte de pluralisme ethnoculturel, religieux et linguistique ?

 **L’approche narrative** peut développer les compétences langagières des adolescents, ce qui offre un soutien à leur construction identitaire et favorise leur participation à la vie citoyenne.

 L'utilisation de la littérature par l'approche narrative favorise l'épanouissement et la cohérence de l'individu en suscitant un dialogue entre son existence et celle d'autrui. Elle favorise ainsi le développement moral, car le lecteur est amené à faire preuve d'une rationalité imaginative qui lui permet de participer à l'expérience d'autrui de manière compréhensive, transférable dans sa vie quotidienne, cette habileté l'aide à imaginer les expériences, les sentiments, les projets, les objectifs et les espérances des autres.

 **La dimension affective** du roman est essentielle à la sensibilisation interculturelle, un détour par l'affectif permet au jeune de remettre en question sa propre identité et de prendre conscience de ses sentiments par rapport à l'altérité, car les individus doivent être capables de comprendre et d'adopter le point de vue de l'autre.

 Le texte littéraire crée une intimité avec le lecteur qui s'y plonge et lui fait vivre des sentiments par le biais des personnages, ce qui lui donne l'occasion d'exploiter ces deux types d'habiletés. D'ailleurs, comme les romans interculturels traitent de conflits de culture, de déchirement, d'exclusion et de souffrance humaine, ils laissent souvent « un arrière-goût de tristesse ».

 La littérature peut aider à préparer les jeunes « à analyser et [à] gérer les situations de confrontations sociale et culturelle au quotidien, et à (eux-mêmes) construire leur identité ».

 Pour réellement favoriser la construction identitaire des adolescents, il importe de travailler trois dimensions : la compréhension de l'itinéraire familial, la connaissance de l'héritage culturel et la réflexion sur les appartenances actuelles qui favorisent l'élaboration d'un projet individuel.

* La compréhension de l'itinéraire familial est nécessaire, surtout pour l'adolescent immigrant, de telle sorte qu'il comprenne le contexte de la migration vécue par sa famille. Cette appropriation de l'histoire familiale vise à éclaircir la situation politique, économique et sociale du pays d'origine au moment de l'émigration des parents, la situation dans le pays d'accueil, les conditions d'arrivée et d'installation de la famille.
* la connaissance de l'héritage culturel, c’est le fait que l’adolescent doit prendre conscience de son héritage familial, culturel et communautaire, puisque cette dimension met en lumière les référents culturels et les valeurs de sa famille, les coutumes, les mœurs, qui peuvent entrer en conflit avec ceux de la société d'accueil.
* la dernière dimension, nous mettons d'abord l'accent sur les appartenances actuelles, les solidarités et les proximités quotidiennes du jeune. L'exercice vise à ce qu'il se définisse comme individu, en analysant ce qu'il a en commun avec les autres et ce qui le distingue d'eux. Par la suite, l'adolescent est invité à élaborer un projet individuel de réflexion sur son avenir scolaire, social et professionnel, c’est-à-dire un avenir qui ne doit pas être influencé par ses différentes appartenances, apprendre à cohabiter avec ses divergences pour pouvoir réussir sa vie professionnel et sociale.

 Pour mieux illustrer ses différentes dimensions on prendra deux exemples d’auteurs maghrébins issus de l’immigration, confrontés à une double culture : française et maghrébine. Ses auteurs font partie du **courant littéraire «beur ».**

D’après Regina Keil, la littérature beur «se déroule selon deux grands axes thématiques :

1°/ la vie en banlieue au quotidien, [...] caractérisée par les problèmes de chômage et de racisme ordinaire [...]

2°/ les problèmes d’identité double ou déchirée [...]. ».

Le choix de ces deux ouvrages se justifie aussi au niveau de leur thématique respective.

 « *Le Thé au harem d’Archi Ahmed* » serait l’illustration du premier axe thématique, tandis que « *Zeïda de nulle part* », correspondrait plutôt au deuxième axe. Ces deux romans, pourraient alors, pour les besoins de la présente comparaison, représenter l’ensemble de la production d’auteurs dits « beur ».

 Nous avons choisi comme œuvres à comparer, le roman de **Leïla Houari**, *Zeïda de nulle part*, et celui de **Mehdi Charef**, *Le Thé au harem d’Archi Ahmed*. Ces deux auteurs pourraient, en effet, être considérés comme représentatifs de cette génération de jeunes issus de l’immigration qui ont donné naissance à « la littérature beur ». Mehdi Charef, né en Algérie, va avec sa famille rejoindre son père installé en France au début des années 50. Il grandira dans des bidonvilles de transit et dans des cités. Le père de Leïla Houari est parti, dans les années 60, du Maroc pour la Belgique, suivi, quelques années plus tard, du reste de la famille. Leïla Houari, l’aînée, garde des souvenirs vivants de son enfance à Fez, tout en s’intégrant rapidement dans son nouveau pays. Elle va, cependant, connaître des tensions entre les exigences de sa famille et la séduction de la civilisation occidentale.

 Le roman de Mehdi Charef retrace donc la vie d’un groupe de jeunes vivants dans les banlieues parisiennes. Il décrit le désœuvrement de ces jeunes mal intégrés au système scolaire, en mettant en scène deux amis, Patrick, dit Pat, français d’origine et Madjid, issue d’une famille d’immigrés. Les personnages ne sont donc pas définis par leurs origines, mais par leur appartenance à une même génération, à un même âge.

 Le roman *Zeïda de nulle part* est en grande partie autobiographique. L’auteure cherche à « dire » son malaise, et par là même celui d’une génération, qui n’accepte plus de vivre selon les préceptes traditionnels, rattachés à la figure du père, mais qui, cependant, ne peut nier ces mêmes racines. Après avoir opté pour la fugue, afin de signifier son désaccord et sa rupture avec la famille, Zeïda choisit une autre solution : le retour au pays. Celui-ci s’effectue par la médiation de la parole maternelle, symbole de la terre d’origine. Une fois arrivée au pays natal, Zeïda prend conscience de la véritable signification de son départ : « Ce n’était qu’une fuite, elle le savait, mais vivre autre chose et ailleurs, cela pouvait peut-être l’aider à échapper à toutes les contradictions dont elle souffrait. » (p.41). Mais Zeïda ne parvient pas pour autant à être pleinement acceptée dans son pays, elle reste une étrangère. La rencontre avec Watani, un garçon du village, précipitera, chez Zeïda, ce processus de reconnaissance de son étrangeté : son attitude envers un homme est seulement tolérée parce qu’elle vient d’Europe. Le retour au pays se solde donc par un échec, puisque l’intégration se révèle impossible. Il ouvrira toutefois de nouvelles perspectives :

 L’identité plurielle une fois assumée se révèle tout de même, source de richesses.

 Les récits de Mehdi Charef et de Leïla Houari en particulier, n’échappent pas à des discours démonstratifs «clichés », sur la situation des émigrés.

 Nous pouvons relever, aussi bien dans *Zeïda de nulle part* que dans *Le Thé au harem d’Archi Ahmed*, la même tentative de définir les jeunes issus de l’immigration. Madjid, à la page 17, « se rallonge sur son lit, convaincu qu’il n’est ni arabe ni français depuis bien longtemps. Il est fils d’immigré, paumé entre deux cultures, [...] à s’inventer ses propres racines, ses attaches, se les fabriquer. ». Le titre même du roman de Leïla Houari, *Zeïda de nulle part,* délivre un message identique : l’héroïne est dans l’impossibilité de se définir par rapport à un lieu préétabli. C’est, comme l’affirmait aussi Madjid, à elle de se créer et de créer: « «Rien n’était à justifier, ni ici, ni là-bas. [...] Chercher et encore chercher et trouver la richesse dans ses contradictions.[...]» (p.83).

* Les deux textes considérés comme **«beur »** ont donc en commun un même projet d’écriture: tenter de définir l’identité de personnes se trouvant en marge de la société, que ce soient les jeunes des cités du texte de Mehdi Charef, ou Laila Houari, porte-parole des individus confrontés à une double culture. Les définitions identitaires tendent alors à rattacher les personnages à un groupe.
* Les romans *Zeïda de nulle part* et *Le Thé au harem d’Archi Ahmed* retracent tous deux, à leur manière, le parcours de jeunes issus de l’immigration. Si l’histoire des personnages est différente, nous avons pu mettre en lumière des sortes « d’invariants » : le discours sur la ville, sur l’appartenance à une double culture. Leur projet répond à une volonté de raconter et, par conséquent, dans les textes, la fonction référentielle du langage est privilégiée. La prise de parole semble, alors, plus correspondre à une envie de témoigner, faite de façon hâtive.
* Leïla Houari et Mehdi Charef donnent à voir, par leurs écrits, des séquences de leur vie, des anecdotes de leur quotidien. L’efficience (performance) apparaît comme le souci majeur de leurs projets.

 Les écrivains dits « beur » décrivent leurs vies dans sa dimension problématique liée à l’intégration.

En somme, on peut dire q’un écrivain, qui, parce qu’il évolue entre deux langages, deux frontières, ne peut plus appartenir à une histoire, un peuple, un pays.

 Dans **Les Identités meurtrières** (1998) de **Amine Maalouf**, il cite un exemple d'un homme né en [Allemagne](https://fr.wikipedia.org/wiki/Allemagne%22%20%5Co%20%22Allemagne) de parents [turcs](https://fr.wikipedia.org/wiki/Turquie) : « Aux yeux de sa société d'adoption, il n'est pas allemand ; aux yeux de sa société d'origine, il n'est plus vraiment turc. » Plusieurs questions se posent alors : pourquoi de telles personnes ne peuvent-elles pas assumer leurs appartenances multiples ? Pourquoi sont-elles constamment mises en demeure de choisir l'une ou l'autre ? L'auteur tente d'y répondre : « À cause de ces habitudes de pensée et d'expression si ancrées en nous tous, à cause de cette conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l’identité entière à une seule appartenance. »

 L'auteur tire ici sa propre conclusion : « Il faudrait faire en sorte que personne ne se sente exclu de la civilisation commune qui est en train de naître, que chacun puisse y retrouver sa langue identitaire, et certains symboles de sa culture propre, que chacun, là encore, puisse s'identifier, ne serait-ce qu'un peu, à ce qu'il voit émerger dans le monde qui l'entoure, au lieu de chercher refuge dans un passé idéalisé. Parallèlement, chacun devrait pouvoir inclure dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir aussi à l'aventure humaine. »

D'après Maalouf, **L'**[**empathie**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Empathie)**,** C’est la « faculté intuitive à se mettre à la place d'autrui et de comprendre ses sentiments et ses émotions », ce qui pourrait résoudre bien des conflits.

**L'**[**humanisme**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Humanisme), selon Maalouf, est l'appartenance la plus importante, mise à part la « langue identitaire », de plus cette appartenance, il y a empreint de « respect », d'« ouverture » et d'« équité ». Il estime que tout un chacun devrait connaitre au moins « trois langues ».

**La réciprocité** revient aussi à plusieurs reprises dans son œuvre. Selon lui, les échanges sont primordiaux. Ils sont en effet, à la base de ce qui pourrait être une « richesse culturelle » mondiale, pour autant qu'un respect s'installe de part et d'autre. Tout sur la terre devrait s'échanger : [cuisines](https://fr.wikipedia.org/wiki/Cuisine), [musiques](https://fr.wikipedia.org/wiki/Musique), mots, découvertes, etc.

   L'identité n'est pas donnée une fois pour toutes, elle se construit et se transforme tout au long de l'existence. Si celui dont j'étudie la langue ne respecte pas la mienne, parler sa langue cesse d'être un geste d'ouverture, il devient un acte de soumission.

 Les revendications identitaires seraient l’expression de la volonté des sujets à se déterminer eux-mêmes.

1. **Altérité et Littérature**
2. **Altérité**

**Définition**
**Etymologie** : du latin alter, autre. Du bas-latin *alteritas*, qui signifie différence. L'antonyme d' « altérité » est « identité »

 En philosophie, l'altérité est le caractère, la qualité de ce qui est autre. C'est aussi la reconnaissance de l’autre dans sa [différence](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Difference.htm), qu'elle soit [ethnique](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Ethnie.htm), sociale, culturelle ou religieuse.

 Le questionnement sur l'altérité conduit à s'interroger sur ce qui est autre (alter) que nous (ego), sur nos relations avec lui, sur les moyens de le connaître, sur la possibilité d'exister sans lui, s'il constitue une menace pour notre [identité](http://www.toupie.org/Dictionnaire/Identite.htm).

 La question de l'altérité s'inscrit dans un espace intellectuel large, qui va de la philosophie, de la morale et du juridique, jusqu'aux sciences de l'homme et de la société.

 Le concept a aussi été développé par le philosophe [**Emmanuel Levinas**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Emmanuel_Levinas) dans une série d'essais écrite entre[**1967**](https://fr.wikipedia.org/wiki/1967_en_litt%C3%A9rature) et [**1989**](https://fr.wikipedia.org/wiki/1989_en_litt%C3%A9rature), collectés dans le recueil [***Altérité et transcendance***](https://fr.wikipedia.org/wiki/Alt%C3%A9rit%C3%A9_et_transcendance) publié en 1995. Il y voit une recherche sur la relation avec autrui. Pour sortir de cette solitude qu'il décrit comme désespoir ou isolement dans l'angoisse, l'être humain peut emprunter deux chemins, soit **de la connaissance**, soit **de la sociabilité.**

 Cependant, la connaissance est vue comme insuffisante pour rencontrer le véritable autre et ne peut en aucun cas remplacer la sociabilité qui est, elle, directement liée à l'altérité et permet une sortie de la solitude.

 Les Grecs ont toujours perçu l'étranger comme un non-citoyen. Quant à celui qui ne parle pas le grec, il est nommé « barbare ».

 Dans l'époque moderne, la découverte des Amériques par [**Christophe Colomb**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Christophe_Colomb) a mis les sociétés occidentales en contact avec d'autres sociétés qui ont été jugées complètement différentes. Les explorateurs de la [**Renaissance**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Renaissance) étaient étonnés par les particularités des nouvelles civilisations qu'ils ont découvertes. C'est en effet à la Renaissance, et notamment avec [**Michel de Montaigne**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Michel_de_Montaigne)**,** que certains penseurs commencent à réfléchir à celui qui est différent.

 À partir du xixe siècle, avec l'institutionnalisation de la géographie coloniale en [**Europe**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Europe), les géographes ont commencé à documenter les caractéristiques physiques de l'environnement et des sociétés tropicales qu'ils ont découvertes. Le but de ces recherches était de démontrer que la société occidentale est supérieure à toutes les autres.

 Ce n'est que dans la deuxième moitié du xxe siècle que le rapport à l'autre trouvera une place politique dans les sciences humaines. On trouve peu à peu des intellectuels voulant construire le champ d’une anthropologie moderne proposant une place inédite qui puisse rendre possible une véritable réflexion culturelle sur le rapport à l’autre. Deux personnages clés s’imposent dans cette nouvelle construction : [**Claude Lévi-Strauss**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Claude_L%C3%A9vi-Strauss) et [**Marcel Mauss**](https://fr.wikipedia.org/wiki/Marcel_Mauss)**.** Dans les années 1960, les géographes ont commencé à s'intéresser aux groupes minoritaires, qui étaient différents de la norme (homme, blanc).

 **Accepter l'altérité de l'étranger,** la diversité de ses usages implique que l'on **s'abstienne de juger les différences en termes de supériorité ou d'infériorité.** Montaigne nous conseille de « frotter et limer sa cervelle contre celle d'Autrui ».

 Les hommes des Lumières pensent que **le progrès** est l'œuvre de la société, Ce sont les **hommes qui font leur histoire** et qui se civilisent. Voltaire et les philosophes du XVIIIème siècle dénoncent l'esclavage comme une atteinte intolérable à la liberté et aux droits de l'homme. L'esclavage sera aboli par la convention en 1784.

 Aux XVIIe et XVIIIe siècles, **les voyages de découverte et les voyages commerciaux** qui conduisirent les Anglais aux Antilles et aux Caraïbes, en Chine, en Inde ou encore en terres australes, amenèrent ces derniers à **rencontrer d'autres cultures** et à confronter leur propre image à ces figures de l'altérité. A l'échelle nationale, la recherche identitaire fut marquée par les questions religieuses et politiques ou encore par la progressive distinction entre sphère privée et sphère publique et l'opposition féminin/masculin pour ne prendre que quelques exemples. **L'image de l'Autre fait surgir de nombreuses questions philosophiques, éthiques ou culturelles** : on peut en effet considérer **l'altérité en fonction de sa culture**, de son appartenance **ethnique** ou de ses origines **géographiques**, ou encore de son identité **sociale ou sexuelle**.

 Apprendre une langue étrangère, c’est construire un pont qui relie deux interlocuteurs différents afin de comprendre l’autre et de l’accepter avec sa différence ; ou encore c’est un pas vers l’ouverture et la connaissance de l’Autre. Apprendre la langue de l’Autre aide l’apprenant à communiquer avec lui en ayant une meilleure compréhension de sa culture et de son mode de penser.

 **La compétence interculturelle**, c’est le faite d’apprendre à connaitre et à reconnaitre l’Autre, à s’ouvrir sur les idées et les croyances des autres, à échanger avec l’Autre et construire ses relations avec les autres populations du monde.

 **L’inter-relation** de la langue et de la culture est considérée comme un point d’ancrage de l’enseignement de toute langue vivante, il s’agit là d’une **complémentarité** (**Abdellah-Pretceille M**.2004. P.170). Il ajoute aussi que cette inter-relation peut se faire à travers l’étude de l’histoire du pays, de sa géographie, de sa société et de sa littérature, etc. Mais il faudrait prendre conscience aussi, que « pour appréhender une culture, il faut tenir compte des transformations politiques et sociales ».

 Les différents événements qui secouent le monde actuellement incitent l’Homme à s’interroger sur son existence et son rapport à l’Autre. Paradoxalement, notre époque, qui est marquée par la mondialisation, l’internationalisation et l’ouverture progressive des frontières, se caractérise aussi par un regain (renouveau) d’intégrisme, de nationalisme et

d’ethnocentrisme. Dans beaucoup de cas, la diversité culturelle est pointée du doigt comme étant à l’origine de tous les maux : frustrations, intolérances, replis identitaires ou communautaires, racisme…

 L’individu s’émancipe et s’épanoui grâce à cette altérité qui tend à percevoir l’Autre comme l’autre de soi. Ignorer la culture de l’Autre ou la rejeter par convictions religieuses ou idéologiques ne peut qu’engendrer des formes extrêmes, telles que le racisme et la violence.

 La mondialisation a permis à l’apprenant des langues étrangères d’accéder directement aux connaissances universelles et de s’ouvrir à d’autres cultures.

1. **littérature**

 A l’heure où les relations entre les cultures sont inévitables, comment aller à la rencontre de l’Autre, celui qui est issu d’une autre culture, d’une autre religion, d’une autre vision du monde que la nôtre ? Comment communiquer avec lui, accepter sa différence et construire ensemble des liens constructifs ?

 **La littérature** est l’un des domaines où certaines questions posées concernant l’interculturel trouvent souvent une réponse. En effet, de par **son universalité** et son enracinement dans une culture spécifique, la littérature est l’une des voies les plus efficaces qui permettent **la connaissance de l’Homme et du monde**. Dans *Éducation et communication interculturelle****,*M. Abdallah-Pretceille** et **L. Porcher**  décrivent la littérature comme étant  *« l’humanité de l’homme, son espace personnel. Elle rend compte à la fois de la réalité, du rêve, du passé et du présent, du matériel et du vécu »* (1996 :138), ils la qualifient de «*lieu emblématique de l’interculturel*» **c’est un ornement de l’interculturel** (1996 : 162)  et l’envisagent comme une «*discipline de l’apprentissage du divers et de l’altérité*» (1996 : IV).  Partant de ces idées, **le texte littéraire**  peut être considéré comme un **intermédiaire** **en vue** de la rencontre et **de la connaissance de l’Autre**. Par son biais, le lecteur peut explorer une multitude de personnages, de situations et d’espaces ; d’aucuns diront que **c’est un laboratoire** qui nous permet de découvrir ce qui est commun à l’Homme. Dans ce même ordre d’idées, **Hegel** soulignera que l’Autre est celui « *grâce à quoi, j’entre en communication avec moi-même.* »

 **L. Collès**, quant à lui, avance dans son ouvrage *Littérature comparée et reconnaissance interculturelle*  que « ***le texte littéraire*** *(est) comme* ***un regard*** *qui nous* ***éclaire****, fragmentairement, sur un modèle culturel. La multiplicité des regards nous permettra de cerner petit à petit les valeurs autour desquelles celui-ci s’ordonne »* (1994 : 20)*.*

Ainsi, **le texte littéraire** peut constituer un moyen d’accès à des codes sociaux et à des modèles culturels car, quelle que soit sa langue d’expression, il renferme souvent une **représentation du monde**, des valeurs partagées entre une culture et une autre. L’un des moyens de mettre en exergue (mettre en œuvre) cette interculturalité, dans certains écrits réside dans le fait de graver l’altérité au cœur des œuvres comme une réponse à une demande urgente de (re)connaissance de l’Autre et de dialogue interculturel ; c’est ainsi que certains écrivains recourent à l’intertextualité telle une stratégie syncrétiste (partisante, acceptable) qui fait fi (méprise) des frontières et reconstruit l'identité ***culturelle.***

 **La littérature** tient donc - de par son pouvoir d’allier **trois codes : linguistique, esthétique et culturel** - un rôle absolument incontournable de communication, de partage et d’échanges, au plus profond des appartenances culturelles.

 La littérature est un haut lieu de communication interculturelle, d’autres écrits de genre sociologique, psychologique, philosophique, journalistique ou autres peuvent également contribuer au dialogue interculturel et apporter des réponses aux enjeux contemporains. Littérature et Sciences Humaines s’inscrivent dans une approche humaniste. L’identité culturelle n’est pas figée et que « *la mise en question de* ***l’autre*** *s’accompagne de l’interrogation sur* ***le Moi***» (**Gina Stoiciu**, 2008 : 37).

 **La littérature** est un moyen privilégié d’expression de ces échanges. Elle pose constamment et résout bien souvent quelques-unes des questions touchant à l’interculturalité. Elle se veut une vaste enquête anthropologique. De ce point de vue, elle peut être considérée comme une **science humaine**. Le dialogue interculturel est ici entendu comme «l’ensemble des processus psychiques, relationnels, groupaux, institutionnels générés par des interactions de cultures, dans un rapport d’échanges réciproques et dans une perspective de sauvegarde d’une identité culturelle des partenaires en relation». (**Clanet Claude**: 1990 : 21) En raison de son langage utilitaire, **le roman** est l’un des genres littéraires qui cristallisent le mieux **les changements sociaux.** **Roland Barthes** soutient au demeurant qu’il «institue la littérature».

 Les analyses de l’africaniste allemand **Jahneinz Jahn** dévoilent une certaine originalité. Pour lui : «Toute rencontre culturelle aboutit à la comparaison, entraîne et provoque une prise de conscience, une connaissance de soi renouvelée. L’influence de la culture européenne sur l’africaine a eu pour résultat de rendre celle-ci consciente d’elle-même et lui a apporté, une fois surmonté le choc de la conquête, cette claire certitude de sa valeur propre qui lui a permis de durer, et ensuite de promouvoir une renaissance spirituelle.» (1961 : 176).

 C’est le cas par exemple de la production littéraire des berbères, ou ces derniers ont pris conscience de la richesse du verbe qu’ils possèdent.

 La littérature orale traditionnelle n’est pas le fait d’une minorité coupée de la masse. Elle est un patrimoine commun à toute la société africaine.

 Les romanciers africains d’hier et d’aujourd’hui sont les produits de l’école coloniale originelle ou de sa version post-coloniale. L’Afrique noire a eu en effet ses premiers romanciers lorsque l’école française a produit ses premiers intellectuels indigènes. Les romanciers africains sont, de ce fait, comme tous les intellectuels africains, impliqués dans une double culture: française et africaine. Toutefois, les romanciers africains sont de plus en plus conscients de leur double appartenance culturelle, et l’assument pour mieux amorcer la renaissance. C’est le cas de nos auteurs kabyles tels que M. Feraoun, M. Mammeri, Kateb Yacine, etc.

 La diversité culturelle, le vrai dialogue interculturel exigent des consciences historiques fortes qui ne peuvent exister ni s’exprimer véritablement que par l’utilisation d’une langue maternelle. C’est la raison pour laquelle le romancier kenyan Ngugi Wa Thiongo a choisi d’écrire intégralement ces œuvres en langue kenyane. Et pour nos romanciers kabyles il y a bien des pionniers qui ont écrit leurs œuvres en langue maternelle tels que Rachid Alliche et Said Saadi des années 80, sans oublier Belaid Ait Ali les années 60.

 **Jean-Jacques Ampère**, disait dans l’une de ses conférences, qu’il faut, pour comprendre la littérature française, « une étude comparative sans laquelle l’histoire littéraire n’est pas complète ». Toute œuvre étrangère peut être nôtre, à condition d’accepter de sortir de notre propre espace, elle est même la condition qui permet de comprendre vraiment cet espace.

L’étranger est indispensable pour définir et comprendre le national.

**a)- Littérature étrangère ou littératures étrangères**

 La société française connaît, certes, la diversité des langues dans lesquelles d’autres littératures sont produites, mais, jusqu’au XVIIIe siècle inclus, les importations restent faibles par rapport à la production nationale, qu’il s’agisse de traductions ou, encore davantage, d’œuvres originales. On traduit d’abord à partir du latin, de l’italien et de l’espagnol, puis de l’allemand et de l’anglais avant de s’intéresser aux autres langues. Il faut naturellement ajouter l’hébreu et le grec.

 La notion de littérature étrangère s’insère ainsi en France, pendant un certain temps, dans une sorte de tripartition du littéraire – antique, français, étranger –Depuis le XXe siècle, l’expression « langues, littératures et civilisations étrangères » est désormais celle qui, dans les universités, rend compte du contexte général dans lequel chaque littérature étrangère est étudiée.

b)- **Littérature étrangère, littérature immigrée.**

  Si une œuvre étrangère garde parfois sa forme originale, et si certains pays sont plus accueillants que d’autres, l’accès à une littérature étrangère se fait le plus souvent par le truchement des traductions : celles-ci sont le support normal de la connaissance de l’étranger, certaines d’entre elles finissent par être intégrées au patrimoine de la communauté nationale qui les reçoit [*RHLF*, 1997-3] ; à ce titre les problèmes qu’elles soulèvent sont du même ordre que ceux que rencontrent les personnes immigrées dans la communauté qui les accueille.

 **Maurice Pergnier** avance à ce propos dans *Les Fondements sociolinguistiques de la traduction*  que cette dernière « est un mode de communication à la fois interlinguistique et interculturelle qui participe (…) à la connaissance du monde qu’elle rend accessible », elle a pour « objectif le fait d’élargir et d’enrichir  la vision du monde que l’un a sur l’autre ; elle est la transmission d’un savoir et d’une culture ; elle est ouverture sur le monde extérieur et un acte d’échange et de communication » (1993: 15).  En effet,  en mettant deux langues en contact et en contribuant à établir l’égalité entre les langues et les cultures, la traduction devient un vecteur de médiation interlinguistique et interculturel...

c)- **Littératures « régionales ».**

   La Belgique, le Canada, l’Inde, la Suisse sont des États multilingues ; l’allemand, l’anglais, l’espagnol sont parlés dans plusieurs États, En France même, pays exemplaire de l’État-Nation unitaire, des écrivains ont produit des œuvres en alsacien, en basque, en breton, en provençal. Quel est le statut de ces œuvres ? Elles existent dans leur langue propre, avec leur valeur esthétique propre, mais ne sont en général accessibles qu’à une minorité, sauf à être traduites en français (en général par leurs auteurs mêmes). L’Algérie est connue par sa richesse en production littéraire multilingue ; le kabyle, le chaoui, le targui, le mozabite etc. La publication de ses œuvres en bilingue est signe d’intérêt pour la production littéraire et pour l’interculturalité.

**d)- Littérature universelle**

 « La littérature comparée c’est l’humanisme » écrivait Etiemble dans son ouvrage « *Comparaison n’est pas raison »,* cet humanisme est la culture qui est fondé sur une pratique de l’échange. D’ailleurs il dit dans son ouvrage (1974, 28): « On ne m’ôtera […] pas de l’esprit que, s’il est un avenir pour l’homme, c’est celui où nos étudiants sauront lire, voudront lire, Rabelais, Hobbes, le *Li Sao*, Cellini et Saint-Augustin, et que […] c’est à cet idéal que doit tendre ce qui fut au siècle dernier la *Weltliteratur*. ». Dans cette phrase, Étiemble se plaît en effet à apparier : Rabelais et un Japonais auteur d’un récit humoristique de voyage au début du XVIIIe siècle ; Hobbes et un Chinois du Ier siècle, auteur d’un ouvrage politique ; deux poèmes que tout semble séparer, écrits l’un en arabe (il s’agit de l’*Épître du pardon*, XIe siècle), l’autre en chinois (IIIe siècle av. J.-C.) ; enfin les mémoires d’un Italien du XVIe siècle et ceux d’un Africain de langue latine du IVe siècle…

 De tels programmes de lecture, mettent l’accent sur ce qui constitue la base même de l’entreprise comparatiste : la curiosité, entendue de façon positive, Leur caractéristique est en effet de rendre aux œuvres étrangères leur statut d’incitation à interroger la littérature, La *Weltliteratur* du XXIe siècle doit demeurer un rassemblement ouvert d’œuvres dont les multiples mises en relation avec d’autres contribueront à la lente élaboration d’un humanisme (vraiment) universel.

 Un moderne est en droit de définir la littérature universelle par son extension géographique maximale, comme l’indique le Robert J. Cléments.

 Le phénomène de **l’immigration** vers les Etats-Unis, massives à certains moments, a entrainé la naissance de littératures de l’exile qui bouleversent la carte du monde. **Gorki** rêvait d’un lieu où serait rassemblée la littérature universelle. L’institut Gorki de littérature mondiale, à Moscou, tente de réaliser ce rêve, ce qui n’est pas fait à Hollande, à New York, ni à Paris. En effet étudier la littérature de tous les pays de tous les temps est une tâche impossible.

 Montaigne a toujours recommandé de « limer sa cervelle contre celle d’autrui », une façon d’accéder à la littérature universelle. Fréquenter des livres étrangers est un moyen de se corriger mutuellement selon **Goethe et Mme de Staël**.

 La connaissance de l’étranger ne suppose pas nécessairement l’oubli de son pays et de sa langue. Bien au contraire.

1. **Littérature comparée**

 M.F. Guyard définissait la littérature comparée en 1951 comme « l’histoire des relations littéraires internationales », il s’agissait pour lui « des relations de faits » et non pas des liens de « dépendance », selon lui toujours, là où il n’y a plus « relation » d’un homme à un texte, d’une œuvre à un milieu récepteur, d’un pays à un voyageur, cesse le domaine de la littérature comparée, et commence celui de la pure histoire des idées.

 Dans la littérature comparée, s’il n’y a pas « dépendance » il y a forcément « relation », « relation » qui ne serais pas immédiate mais une « relation » médiate (des intermédiaires peuvent être des traducteurs, des adaptateurs, des vulgarisateurs (non spécialistes), des professeurs. « L’influence ne crée rien, elle éveille ».

 Les études littéraires portent d’abord sur des textes. Or un texte n’est pas toujours pur. Il charrie **des éléments étrangers**. Cette présence est **le fait comparatiste**. La littérature comparée doit passer par ses éléments étrangers et c’est au comparatiste de souligner cette présence et de l’exploiter.

 Le comparatiste dans sa recherche veille à trouver dans les textes des mots étrangers, des éléments grammaticaux, des sons (une allitération, une assonance) de présence littéraire ou artistique, d’un élément mythologique.

 **Voyager** au-delà des frontières nationales est donc déjà un autre acte comparatiste. Montaigne l'avait bien compris, c'est d'abord le regard sur l'autre qui permet de se retrouver soi-même. Le voyageur est comparatiste, et le comparatiste est un voyageur. Etiemble l'a bien montré, en 1969, avec Retours du monde où il faisait, à sa manière, le [**récit**](https://www.universalis.fr/encyclopedie/recit/) de ses missions et de ses périples.

 Les récits passent par une culture à une autre en subissant des transformations nécessaires à leur adaptation puis adoption dans la culture d’accueil. Le meilleur exemple est celui *des Mille et une nuits* qu’Antoine Galland met en français selon les règles et normes d’écriture au début du XVIII eme siècle tout en respectant les règles de bienséance de la méditerranée, tout en adaptant le récit oriental selon les désirs occidentaux qui projettent leur propre vision fantasmatique du monde arabe et de ses mœurs.

 Les transferts des récits d’une culture à l’autre peuvent s’opérer par l’intermédiaire des contacts entre les populations, notamment **les voyageurs** ou **les colonisateurs** (depuis l‘époque romaine à nos jours). Le transfert du conte, quelles qu’en soient la typologie et les modalités, est un processus de création littéraire et de reconfiguration linguistique et culturelle mettant en dialogue des voix, des normes et des valeurs multiples et différentes de celles de l’énonciateur premier. Entre un texte de départ et celui d’arrivée existent des échanges, **des transformations** de l’un par l’autre passant ainsi par **un intertexte**, formes précaires, mouvantes qui ne seront stabilisées et validées que par la réception. Cette réécriture fait passer le conte de l’oral à l’écrit ou de l’écrit à un autre écrit. A titre d’exemple on peut comparer entre deux contes (le petit chaperon rouge dans la littérature française et le chêne de l’ogre dans la littérature kabyle) on trouvera des différences figuratives ou le grand-père est remplacé par une grand-mère dans le conte français, l’ogre est remplacé par un loup ; au niveau des structures, on a le même mouvement, un prédateur veut dévorer une petite fille et son ascendant ; la petite fille arrive à la maison mais n’y entre pas et comprend ce qui s’est passé, elle échappe à l’ogre et le fait punir ; dans la version française , la petite fille utilise une contre-ruse, échappe au loup qui, parfois, est tué ; le grand –père est paralysé, la grand-mère est malade.

 La langue est le meilleur moyen d’accès à une culture donnée. **La traduction** est le rapprochement de deux, voire de plusieurs cultures, c’est une opération incontournable si on veut construire un espace d’interlocution culturelle. Elle rend possible la circulation des œuvres pour exprimer des identités culturelles, elle contribue aussi au dialogue et à l’échange interculturels entre les individus et les groupes sociaux.

**d)-** **L’interculturalité et ses enjeux**

 Le prefixe « inter » signifie **interaction**, échange et réciprocité. Il est centré sur l’affirmation de l’identité, sur l’échange culturel qui permet la comparaison des représentations (sociales, culturelles et idéologiques).

 **R.Tarin** dit : « apprendre, c’est comprendre, c’est-à-dire prendre avec moi des parcelles de ce monde extérieur, les intégrer à mon univers et construire ainsi des systèmes de représentations de plus en plus performants, c’est-à-dire qui m’offrent de plus en plus de possibilités d’action sur ce monde. »

 L’interculturalité ne représente rien de nouveau tout au long de l’histoire, les cultures ont toujours été en contact à travers le conflit ou le dialogue, l’émigration ou la coopération. Le terme interculturalité est récent. Selon certains chercheurs (J. Botey), (R. Pintxen), (M. Rodrigo), (E.Weber), (N. Affaya), il n’y a aucune théorie généralement acceptée quant à la compréhension, à la communication et à la négociation interculturelle.

 **Les cultures se transmettent par des langues**, pour revenir à la culture Amazighe, il est important de montrer comment elle peut et doit s’inscrire dans un projet interculturel. Le domaine du cinéma depuis plus d’une vingtaine d’années se développe en Algérie, un cinéma dit amazigh qui se donne pour tâche de montrer une culture c’est-à-dire un mode de vie, des usages quotidiens mais aussi une manière de penser. De ce cinéma naissent trois films pionniers de la décennie 90 du siècle dernier, en 1995 parait le film de Abderrahmane Bouguermouh titré *la colline oubliée* (Tawrirt yettwattun) de Mouloud Mammerie, en 1996, c’est *Machaho* de Belkacem Hadjadj (chanson de Idir) dont la thématique est tirée des contes traditionnelles kabyles et en 1997, c’est *la Montagne de Baya* (Adrar n Baya) de Azeddine Meddour. Ces trois films constituent un apport culturel considérable pour la kabylie et pour l’Algérie. Ces films sont là pour pouvoir sortir de leur repli pour communiquer à part entière avec les autres. Par la suite il y a eu d’autres films qui se sont imposés pour exprimer la culture amazighe dans son originalité et notamment dans sa langue pour mieux montrer son apport aux cultures avec lesquelles elle coexiste. C’est le cas du film qui s’intitule *la maison jaune* d’Amor Hakkar (2007) qui a été très apprécié en France, il parle d’un homme qui vit en France, qui a le désir et la volonté de retrouver sa culture et sa langue, il retourne dans sa région d’origine, les Aurès, pour y enterrer son père.

 L’intertextualité est un des moyens de nous rappeler qu’aucune culture ne doit être considérée comme une culture du passé, objet d’une contemplation impuissante et passive, mais que toutes au contraire, peuvent et doivent être sauvegardées. C’est pour cela qu’il faut les faire entrer en dialogue interculturel. **Une culture transmise est une culture vivante**.

 Le rapport à l’autre doit passer par l’interculturalité, c’est-à-dire par communication basée sur l’échange entre les cultures, l’enrichissement mutuel.